

Textes de Byung-Chul Han sur le smartphone

Byung-Chul Han est un essayiste et philosophe allemand d'origine sud-coréenne, né en 1959 à Séoul. Théoricien de la culture, il est actuellement professeur de philosophie à l'université des arts de Berlin.

*Au début du XXe siècle, un cheval allemand devint mondialement célèbre. Baptisé Hans le Malin, “Kluger Hans”, on disait qu’il savait compter. Il pouvait répondre du sabot ou de la tête à des questions de calcul assez simples. Lorsqu’on lui demandait : “que font 3 plus 5 ?”, il frappait ainsi le sol huit fois avec son sabot. Afin de trouver une explication à ce phénomène étrange, on fit appel à une commission de scientifiques qui comprenait également, dit-on, un philosophe. Le résultat de leur expertise fut que le cheval ne savait pas compter. En revanche, **il était capable d’interpréter les plus fines nuances des expressions du visage et du langage corporel de son vis-à-vis humain.** À l’évidence, sa grande sensibilité lui permettait de percevoir, chez son public, le pic de curiosité involontaire qui précédait le coup de sabot décisif. Le cheval savait alors que c’était le moment d’immobiliser son sabot. Voilà comment il trouvait toujours la bonne réponse.*

*La part verbale de la communication est très faible. **Les formes d’expression non verbales que sont la gestuelle, l’expressivité du visage ou le langage corporel sont tout autant caractéristiques de la communication humaine.** Ce sont elles qui lui confèrent **sa dimension tactile.** La **tactilité** ne renvoie pas ici au contact corporel mais à **la pluridimensionnalité et à la plurivocité de la perception humaine,** qui mobilise **plusieurs sens** et pas seulement celui de la vue. Le numérique prive la communication de sa dimension tactile et corporelle.*

Du fait de l’efficacité et du confort de la communication numérique, nous évitons toujours davantage le contact direct avec des personnes réelles, voire le contact avec le réel lui-même. Le numérique a de plus en plus tendance à faire disparaître le vis-à-vis réel. À l’appréhender comme quelque chose qui résiste. C’est ainsi que la communication numérique devient toujours plus désincarnée, opposée au face-à-face. Le numérique soumet la triade lacanienne du réel, du symbolique et de l’imaginaire à une transformation radicale. Il escamote le réel et systématise l’imaginaire. Le smartphone fait fonction de mi-

*roir numérique pour la résurgence post-infantile du stade du miroir. Il ouvre un espace narcissique, une sphère de l’imaginaire dans laquelle je m’enferme. Ce n’est pas **l’Autre** qui s’exprime à travers le smartphone.*

*Le smartphone est un appareil numérique qui fonctionne selon un modèle input-output dénué de complexité et qui efface toute forme de négativité. C’est ainsi que l’on désapprend la pensée complexe. Cet appareil induit également un étiolement des formes de comportement qui requièrent **une profondeur ou un horizon temporels.** Il favorise le court terme et la vue courte, et masque **le long et le lent.** Le “J’aime” systématique crée un espace de pure positivité. En raison de **sa négativité, l’expérience,** c’est-à-dire **l’irruption de l’Autre,** interrompt l’observation narcissique et imaginaire de soi dans le miroir. La positivité inhérente au numérique réduit la possibilité d’une telle expérience. Elle prolonge le **Même.** Le smartphone, comme le numérique en général, diminue notre capacité à savoir accueillir la négativité.[...]*

Les smartphones, qui se promettent d’augmenter notre liberté, exercent en fait sur nous une contrainte pesante : ils nous contraignent à communiquer. Notre rapport aux appareils numériques est devenu presque obsessionnel, maladif. Ici aussi, la liberté se change en contrainte. Et les réseaux sociaux renforcent de façon massive cet impératif communicationnel. Au fond, un tel impératif n’est que le produit de la logique du capital. Plus de communication signifie plus de capital. L’accélération de la circulation de la communication et de l’information conduit à une accélération de la circulation du capital.

*Synonyme de “numérique”, le mot “digital” se rapporte au doigt (digitus), dont la fonction principale est de compter. La culture digitale repose sur le doigt qui compte. Or une histoire est quelque chose **qui conte.** Elle ne compte pas. Compter est une catégorie posthistorique. Ni les tweets ni les “informations” ne s’assemblent pour aboutir à quelque chose **qui raconte.** La Timeline, ou “Journal”, ne raconte pas, elle non plus, une histoire personnelle, une biographie. Son mode est celui de l’addition, non celui de **la narration.** L’homme digital passe son temps à compter et à dénombrer à l’aide de ses doigts. Le **paradigme digital fait du chiffre et du calcul la mesure de toute chose.** Les “amis” Facebook sont aussi essentiellement comptés, alors que **l’amitié est quelque chose qui se raconte.** L’ère digitale systématise l’addition, le décompte et le dénombrable. Même les élans de sympathie sont comptabilisés par les clics effectués sur un bou-*

ton "J'aime". **La dimension narrative perd une grande part de son importance.** Si tout, aujourd'hui, est dénombrable, c'est pour pouvoir être retranscrit dans le langage de l'efficacité et du rendement. Voilà comment tout ce qui n'est pas dénombrable cesse, du même coup, d'être.

Byung-Chul HAN. Dans *la nuée* (2015), pp. 35-37 et pp. 51-53). Actes Sud Littérature.